



Tiger la mémoire, une histoire sans fin

avec Antonin CRENN

Textes écrits dans le cadre de l'atelier « Lorsque j'entrepris de me souvenir », le 26 juin au Pôle Mémoire de Montauban, pendant lequel Antonin Crenn et les participants ont pu voir quelques minutes du film *Les lieux d'une fugue* de Georges Perec.

Résidence organisée par l'association Confluences et la Ville de Montauban (Direction du Développement Culturel et du Patrimoine : Pôle Mémoire et Médiathèque Mémo), conjointement avec la DRAC Occitanie, et avec le soutien du Contrat de ville de Montauban.

Que fait-il ? Que veut-il ?

Il cherche une place où se garer, du côté du bois de Boulogne. En face, c'est Boulogne-Billancourt et ses maisons huppées. Mais... Mais que vient-il faire ici ? Car bizarrement, même en se promenant dans le bois la nuit, il ne trouve aucune prostituée. Peut-être ne s'est-il pas suffisamment enfoncé dans cette forêt à la réputation sulfureuse... Son idée première était de squatter l'université de la ville au bout de la voie reliant la longue file de voitures stationnées près du bois au cœur de la ville. Il trouvera trois mois de CDI chez McDonald tout près de l'université, car une université, ça ne se squatte pas... Il quitte les lieux. Que fait-il ? Que veut-il ? Mystère. Il trouve une nouvelle place de stationnement. Elle est située à l'orée du bois de Vincennes, près de la foire du Trône. Son véhicule y sera à l'abri. Ce sera l'avenue Daumesnil désormais, avec ses

Franprix à répétition, son McDonald situé au bout de celle-ci, du côté de la foire du Trône, du tramway, et son taxiphone-internet juste à côté. Il recherche quelque chose, un endroit, une personne, autre chose, peut-être ? Il arrive dans la rue Taine et la librairie « La brèche » où Antoine, le bibliothécaire amputé d'un bras le reçoit, puis le reçoit de nouveau, puis le reçoit de nouveau... Il y rencontrera Fahima, dite Fafa-la-rebelle, qui l'invitera à loger dans un squat de Montreuil et donc, à quitter sa vie dans sa voiture... Les meilleures années de ma vie... VRAIMENT !

TOM

Je dis que c'est là

Un week-end, en été, temps idéal pour un bon repas entre amis et famille, une balade avec ce beau soleil qui brille, un ciel bleu intense comme la couleur de la mer Méditerranée ; au-dessus de notre tête, une chaleur, lourde mais pas trop, il y a un peu de vent qui nous caresse le visage, cheveux bras jambes, et transperce nos vêtements pour se frotter au corps, ce vent légèrement frais ; on mange, rigole, fait des blagues entre famille et amis, on se pose un peu, on range un peu les couverts, et un ami nous demande : « ce village tout en pierre, il n'est pas loin en voiture ? » ; on dit non ; du coup, il nous dit : « ben on y va » ; alors tout le monde se lève, on prend la voiture et on part en direction de ce village, une route de montagne en forme de lacet, des arbres gros grands avec des grandes branches, des feuilles vertes qui bougent, le paysage est beau, une falaise de couleur écrue, quelques fleurs qu'on voit de temps en temps, puis un trou dans la falaise on passe dedans, et oh, ding, il y a une lumière dans le tunnel, on sort du tunnel et arrive sur le parking, et on se gare ; on descend de la voiture, on va sur le sentier et on commence à marcher les uns derrière les autres, et là je ressens le parfum des fleurs qui titille mes narines et un déjà-vu en avançant, je vois des chevaliers avec leurs montures grandes, marrons, et une belle crinière ondulée, qui marchent ; en me croisant ils me disent « bonjour » et je continue pour arriver ; quand je vois quelques maisons de couleur écrue et plus sombres, comme la falaise avec l'ombre qui pose comme une voile sur le village, je vois une église et je rentre, il y a une odeur qui m'interpelle, entre moisi et fraîcheur, je vois des marches en bois et je

monte, et en haut : deux fauteuils tout en bois, un grand et un moyen, et un balcon d'où on voit l'autel de l'église et je fais une révérence, on me demande pourquoi je fais ça et je dis : « il y a le roi et la reine. » Puis je descends des escaliers et je me dirige vers l'autel de l'église et je me mets à la droite, et je reste un moment ; les amis me demandent pourquoi je me mets là et je réponds que « c'est là ma place », et à ma gauche, je vois d'autres gens habillés avec une capuche comme les moines, je les vois comme des amis, je reste deux à trois minutes, puis on continue à visiter le village, et on voit un homme qui vient vers nous et qui demande si on sait où vivait le dernier habitant de ce village ; moi je vais vers une maison où il y a un escalier en pierre et un trou dans le mur, et devant les escaliers je dis que c'est là ; et il est étonné, car j'avais juste ; puis je me mets dans le trou et je ressens une vague de chaleur qui émerge au plus profond de moi, et en même temps j'entends une voix, qui me parle et je me sens bien et je pleure, je ne sais pas pourquoi, mais tous les sentiments différents « joie douleur mélancolie tristesse haine paix » ; j'ai les yeux fermés, l'ermite me parle avec une voix apaisée ; à un moment ma mère me dit qu'on repart, et je lui dis que je suis coincé, et les amis viennent et commencent à dire que c'est impossible : « il est réellement coincé » ; et ils sont trois à m'aider à sortir de ce trou, et je vois que je suis à quelques mètres du trou, je retrouve mon esprit, la respiration et mes idées, et on part ; et d'abord je me retourne et je lui fait un dernier signe, et je lui promet que je reviendrai le voir ; ce souvenir va rester gravé dans mes mémoires à jamais.

PATRICE

Memento Mori

Je suis assis là durant cet atelier d'écriture, devant une feuille blanche et un crayon à la main. Je voudrais décrire le souvenir que j'ai en tête sur la seule base de ma mémoire.

Je ferme les yeux.

Je me souviens de la fête des mères d'il y a quelques semaines. Je ne me souviens plus de la date précise. Je ré-ouvre les yeux et je triche en regardant la date d'une photo que j'ai prise durant cet événement sur mon téléphone. C'était le 7 juin 2020.

Je referme les yeux.

J'ai fais une promenade en nature avec ma mère pour cette fête des mères. C'était un endroit près de Saint-Antonin et de Penne. Il faisait chaud. Le parcours de la promenade n'était pas balisé. Il y avait un lavoir au début. Je me suis approché et j'ai vu une masse sombre dans l'eau. Ma mère s'est approchée davantage. Elle m'a dit que c'était un oiseau mort. Qu'il avait probablement voulu boire, mais était tombé dans l'eau sans pouvoir en sortir.

Nous avons continué notre chemin. Ma mère à attiré mon attention sur un arbre aux branches mortes qui se distinguait des autres arbres feuillus.

Plus loin on pouvait s'écarter du chemin principal pour prendre un semblant de chemin rocailleux. Voir d'autres promeneurs le prendre nous a donné envie de les imiter. Nous avons avancé sur plusieurs dizaines de mètres avant de faire une pause pour manger. Nous pouvions observer certains promeneurs se demander s'ils allait poursuivre sur cette voie. Quelques uns ont fait demi-tour, d'autres ont continué. Avec ma mère nous nous demandions aussi ce que nous allions faire.

À la fin de notre pause nous avons poursuivi sur ce chemin. Il fallait escalader les rochers sur une petite hauteur et parfois sauter plus bas en sachant qu'il ne serait pas évident de remonter lors du retour. Nous avons hésité à certains moments mais on a continué. Le bout du chemin menait vers du vide. Nous l'avions vu dès le départ depuis un point plus haut avant même de nous y être engagés. Désormais à quelques mètres de la fin, j'avais envie d'aller jusqu'au bout pour voir à quoi ressemblait la vue.

Ma mère s'est arrêtée quelques mètres avant la fin, elle m'a dit qu'elle avait peur d'être confronté au vide. Je suis allé jusqu'au bout. De là où elle était, elle ne pouvait plus me voir, un rocher bloquant son champ de vision. J'ai trouvé que l'endroit n'était pas si effrayant que ce qu'elle craignait, car il y avait des bordures naturelles de rochers qui empêchaient d'accéder directement au vide. Il y avait aussi sur un de ces rochers un mousqueton et des rivets

accrochés à la roche. Des gens étaient probablement habitués à faire de l'escalade ou de la descente en rappel à cette endroit. Ensuite nous avons fait demi-tour et rejoint le chemin standard, qui déambulait à travers la forêt et en plein air.

Ensuite nous avons fait demi-tour et rejoint le chemin standard, qui déambulait à travers la forêt et en plein air.

Je me suis dit que c'était un très bon moment passé avec ma mère. Que j'avais envie de vivre un moment similaire avec mon père. Que j'avais envie de me réconcilier avec lui. Je ne l'ai ni vu, ni lui ait adressé la parole depuis plus de trois ans.

La fête des pères est dans quelques jours.

Je ré-ouvre les yeux.

Nous sommes le 26 juin 2020

Je ne l'ai pas fait.

Le moment est passé. Je le ferai peut-être l'année prochaine, ou peut-être pas.

Quoiqu'il en soit je sais que la vie n'est pas éternelle. Celle de mes proches, la mienne, et tout ce qui vit sur terre.

Le temps est compté. La limite ultime pour accomplir ce que l'on désire c'est la mort.

Nous sommes maintenant le samedi 27 juin au soir.

Je finis de taper ce texte sur ordinateur pour pouvoir l'envoyer par mail à Antonin Crenn qui a organisé cet atelier d'écriture.

Je me rends compte après avoir reparlé à ma mère entre temps que mon récit est très approximatif. J'ai fusionné des lieux qui étaient sur des portions très différentes. Certains éléments ne sont pas dans le bon ordre. La tournure de certaines phrase est bancal, il y a probablement des fautes de frappe, d'ortographe et de grammaire C'est le chaos. Ma mémoire, la mémoire humaine n'est pas parfaite. Elle est fragile. Pourtant, de même que notre arbre généalogique, c'est elle qui définit notre identité.

Tisser la mémoire d'un individu d'un peuple d'un pays d'une civilisation de l'humanité toute entière est une histoire sans fin. Sa corruption, son dé-tricotage par l'aiguille du temps qui passe est tout aussi éternel!!!!!!111.....euuh.....

JOSEPH

Ses souvenirs du lycée ont refait surface

A lors qu'il était encore au lycée Bourdelle avec ses copains, un jeune lycéen âgé de dix-sept ans faisait de l'EPS (cours d'éducation sportive) avec un groupe d'élèves qui faisaient, entre autres, du travail et des études dans la restauration et la cuisine, dans le bâtiment A de couleur rouge du lycée Bourdelle, et avec lesquels il s'était lié d'amitié. Même si au début de 2015, il était très méfiant : peu confiance en lui et vraiment stressé.

Ses camarades de cette classe étaient assez cools et sympas, quoique certains d'entre eux faisaient des blagues, voire des conneries en classe, ce qui bien sûr l'avait bien fait rire. L'un d'eux, qui était assis devant lui alors qu'il se concentrait à corps perdu sur ses exercices d'anglais, ce camarade s'était mis à lui faire des grimaces. Le garçon, lui, il a fini par rigoler, se déconcentrer et se déstresser suite aux grimaces de son copain de classe.

En cours de sport à la Fobio (Montauban), il a fait énormément de sport : de la course d'endurance à trois fois 500 mètres, du foot, du basket, du badminton. Il s'était très bien entendu avec ses copains. Le jeune sportif a toujours aimé les sports collectifs.

Quand, mardi dernier, étant allé au skate park en face du lycée Bourdelle, ses souvenirs du lycée ont refait surface. Émotionnellement, JE me suis souvenu de ces moments passés, notamment avec mes potes d'APR (agent polyvalent de restauration), quand JE faisais du sport avec eux au stade de la Fobio. C'était le bon vieux temps.

LUCAS

Mon grand-père et sa musique silencieuse

Elle se souvient du mot « mandoline » pour décrire le magasin car son grand-père lui avait dit : « on va à la mandoline » ou peut-être : « on va voir la mandoline ».

Elle se dirigea avec lui en face du carrousel et ils traversèrent la route. Elle pensait en marchant qu'ils se dirigeaient vers un parking, car c'était un établissement en sous-sol.

À l'intérieur étaient exposés des objets d'antiquité.

Elle ressentait l'ambiance à la fois chaude et froide : chaude par la température ambiante, froide par l'allure des objets qui ne signifiaient pas grand chose pour la petite fille de cinq ans.

C'étaient des objets anciens, qu'elle n'avait auparavant jamais vus. Elle perdait de vue parfois son grand-père entre les différents rayons et une angoisse montait alors

en elle.

Elle était notamment en observation devant les objets en porcelaine, tandis que lui était fasciné par les instruments de musique.

Elle trouvait l'ambiance environnante de plus en plus froide en ressentant la mort des époques auxquelles ces objets devaient appartenir.

Après de longues minutes passées à l'intérieur, je languissais d'en sortir pour retrouver la fraîcheur de la ville vivante d'Aix-en-Provence car cela devenait étouffant de respirer l'odeur des objets du passé.

VIRGINIE